



Photo de représentation © Fanchon Bilbille

L'AVARE

REVUE DE PRESSE

Théâtre de la Tempête
Mise en scène de Clément Poirée

Contact PRESSE
Pascal Zelcer
06 60 41 24 55
pascalzelcer@gmail.com



Cartoucherie
Route du Champ de Manoeuvre
75012 Paris
01 43 65 66 54

POINT PRESSE

Articles de journaux :

P.3 La chronique de Fabienne Pascaud

P.4 Le Journal d'Armelle Héliot - *John Arnold, Harpagon odieux et bouleversant*

P.6 La Tribune – *La Sélection théâtrale d'Armelle Héliot*

P.7 Sceneweb – *John Arnold, nouvel Avare dans la mise en scène de Clément Poirée « en mode radin »*

P.10 La Terrasse – *Clément Poirée met en scène « L'Avare », une célébration théâtrale*

P.11 L'Œil d'Olivier – *L'Avare, le spectacle point radin de Clément Poirée*

P.14 Le Figaro – *Un Avare de Molière au temps de la décroissance et de l'économie circulaire*

P.17 Libération – *A la Comédie-Française et au théâtre de la Tempête, « L'Avare » fait d'une pièce deux goûts*

Articles de blogs :

P.20 Arts-chipels – *L'Avare. Entre avarice, décroissance et don.*

P.25 Etat-critique.com – *L'Avare, Molière, Clément Poirée, Théâtre de la Tempête*

P.27 Tatouvu – *L'Avare*

P.28 L'autre Scène – *« L'Avare » de Molière par Clément Poirée*

P.30 Hottello – *L'Avare, de Molière, mise en scène de Clément Poirée, au Théâtre de la Tempête*

P.34 Visuels News

P.35 Un Fauteuil Pour l'Orchestre

P.36 RegArts – *L'Avare*

P.37 CultureTops – *L'Avare – Un souffle de jeunesse*

Émissions de radio et de télévision:

P.40 RFI – *Théâtre : Clément Poirée revisite « L'Avare » de Molière à l'heure de l'inflation !*

P.41 Europe 1 – *« L'Avare » de Molière revisité au temps de la décroissance et de l'économie circulaire*

P.42 TV5Monde – *Théâtre : spectacle solidaire, L'Avare de Molière recyclé !*

P.43 France Inter – *Théâtre – « L'extraordinaire destinée de Sarah Bernhardt », « Message Personnel », « L'Avare », « Check up »...*

P.44 France Inter – *Le journal de 13h – Écouter l'émission du 19 septembre à partir de 23 minutes.*

P.45 Le FigaroTV – *Écouter à partir de 26min20*

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

L'Avare

Comédie

Molière

TTT

| 2h30 | Mise en scène Clément Poirée | Jusqu'au 20 oct., Théâtre de la Tempête, Paris 12^e, tél. : 01 43 28 36 36.

La Tour

de Constance

Drame

Guillaume

Vincent

TTT

| 1h40 | Jusqu'au 5 oct., Théâtre de l'Athénée, Paris 9^e, tél. : 01 53 05 19 19; le 11 oct. à Corps-Nuds; le 17 oct. à Redon; du 10 au 21 déc. à Rennes.



Une mise en scène épurée, des acteurs pleins d'allant avivent la cruauté burlesque de cet *Avare*.

Qu'est-ce donc que l'avare en 2024 ? Clément Poirée et sa bande engagent avec insolence le public à se poser la question. Pour assister à *L'Avare* de Molière (1668), chaque spectateur doit en effet apporter un objet choisi sur une liste à lui destinée, et dont la troupe – réduite par Harpagon à la quasi-nudité dans une scénographie limitée à des praticables – fera un nécessaire usage pendant le spectacle. Après, les objets repartiront à des associations. Se sépare pour l'autre : est-ce cela aujourd'hui surtout ne pas être avare, quand les économies en tout genre sont plutôt privilégiées dans nos sociétés de décroissance obligée ? L'exercice théâtral de don devient ludiquement politique, alors que le vieil Harpagon (John Arnold) peine à abandonner quoi que ce soit, rivalisant avec ses enfants jusqu'en matière d'amour. La pièce file, cruelle et grotesque, admirablement construite, comme on s'en rend compte mieux encore dans cette mise en scène épurée. Techniciens, éclairagistes, couturières et maquilleuses s'y affairant à vue avec ce qu'ont apporté les spectateurs, pour imaginer parures, perruques et décors. Et Molière se révèle ici impitoyable dans la descente aux enfers burlesque qu'il impose à un héros toujours gourmand de vie, d'épouse ; l'approche de la mort le rendant plus avide encore. Les parents sont terrifiants chez Molière, indifférents aux générations montantes. Comme aujourd'hui ? Jouée avec presque rien et des costumes en train de se fabriquer en direct, *L'Avare* renaît, porté par de vifs jeunes comédiens, une Anne-Élodie Sorlin endiablée (Frosine) et un John Arnold qui se confond avec Harpagon.

Du dénuement, il y en a aussi dans cette *Tour de Constance*, censée être

jouée dans les coulisses d'un hôtel d'Aigues-Mortes, ville où a justement grandi Guillaume Vincent, l'auteur-metteur en scène. Sur le sol, une moquette à motifs géométriques, comme on en trouve dans ces endroits-là, six chaises coque orange empilables, et ce rideau bleu au fond qui pourrait cacher salle de colloque ou de réception. Dans cet espace étroit, six comédiens déjà virtuoses de la promotion 11 de l'École du Théâtre national de Bretagne, nous font avec éclat partager leur quotidien de modestes employés, d'amoureux malheureux, de jeunes sans horizon. Ils fauchent, boivent, mentent, se droguent, marivaudent, chantent Barbara et Jeanne Cherhal, rappent, imaginent de misérables stand-up, passent la vie comme ils peuvent. Guillaume Vincent, leur professeur au TNB, a écrit pour eux une comédie noire sur mesure, avec des élans arrêtés, des stratagèmes impossibles, des passions avortées. Mais ils ont la sensibilité à vif, l'endurance électrique. Règne pourtant une mélancolie crépusculaire digne de l'Allemand Frank Wedekind (1864-1918) dans ce théâtre-cabaret pas si loin de *L'Éveil du printemps* (1891). Guillaume Vincent écrit à merveille les sentiments équivoques et les illusions sur le point d'être perdues, comme il dirige avec une gaieté triste Bonnie Barbier, Alison Dechamps, Dylan Maréchal, Félicien Fonsino, Julie Borgel, Nathan Moreira, tous débordant de grâce. Ils « résistent ». À l'image de cette protestante, Marie Durand (1711-1776), enfermée trente-huit ans durant dans cette fameuse tour de Constance pour avoir refusé d'abjurer sa foi. « RÉSISTER » : elle avait gravé de ses ongles, sur une margelle de la prison, ce simple verbe, héroïque.

John Arnold, Harpagon odieux et bouleversant

Armelle Hélio

Lire l'article [ici](#)

Pour *L'Avare* de Molière mis en scène par Clément Poirée, le public est invité à apporter les vêtements et accessoires qui vont servir aux comédiens. Source de rires, de gags. Mais rien qui puisse empêcher la troupe excellente de servir le chef-d'œuvre. Et rien pour distraire l'interprète du rôle-titre. Il impressionne.

De « A » comme aiguilles ou argile, à « V » comme vaisselle ou veste, en passant par papier, lampe, casserole, drap, on accepte tout à l'entrée du plateau de la salle Jean-Marie-Serreau, au Théâtre de la Tempête. Aussitôt déposées, les pièces sont triées et jetées dans des caisses de carton et d'autres, installées sur les étagères d'armoires ouvertes, métalliques et mobiles. Ces meubles sont tout le décor. Les interprètes, qui nous accueillent en petites tenues blanches, choisissent les vêtements ou étoffes qui pourront habiller leur personnage. Harpagon ne participe pas à cet exercice de déguisement. On l'a vu passer. Il a disparu en coulisses.

Tandis que chacun tente de composer son costume, une femme en nuisette, micro à la main, détaille l'arrivée des objets, commente les essayages. Une vraie bonimenteuse, une fausse Madame Loyale. Elle est celle que Molière désigne comme « femme d'intrigue », Frosine. Ici incarnée par l'épatante Anne-Elodie Sorlin, l'une des fondatrices de la compagnie Les Chiens de Navarre. Son énergie chaleureuse illumine ce prologue. Tout démarre. Molière est là, formidable. Voici que se parlent les amoureux, survoltés et contrariés. Une comédie en prose, *L'Avare*, et qui date de 1669, mais semble, sur bien des points, s'adresser au pur présent de nos sociétés. De l'appel (paradoxal) à la décroissance, à l'incapacité des plus âgés à céder la place aux jeunes, on peut être ici et maintenant.

C'est joué juste et vif, sensible. Drôle bien sûr, aussi. Et l'on n'oublie pas de rire dans cette version un peu désordonnée, apparemment, déjantée, mais qui est d'une stricte fidélité à l'écriture de Molière et n'écrase en rien les scènes et les dialogues aussi efficaces qu'irrésistibles.

Clément Poirée ne perd jamais le fil de la comédie ; il a réuni de très bons acteurs, jeunes le plus souvent. Ils sont à la fois très à l'aise dans le comique, et très fins dans la sensibilité. Tout le monde est sur le plateau. Comédiens, techniciens-comédiens, tout est dans le partage, l'entente, la fusion.

Citons Mathilde Auneveux, Elise, Pauline Bry-Martin ou Sylvain Dufour, maquillage et La Merluce, Pascal Cesari, Cléante, Erwan Creff ou Caroline Aouin, scénographie, Yan Dekel, régie générale et Brindavoine, Stéphanie Gibert assistée de Farid Laroussi, musique, son, Pauline Labib-Lamour, collaboration artistique, Emilie Lechevalier ou Solène Truong, habillage et Dame Claude, Virgil Leclair, La Flèche, Nelson-Rafaell Madel, Valère, Laurent Ménoret, Maître Jacques, Maître Simon, Marie Razafindrakato, Marie, Hanna Sjödin ou Camille Lamy, pour les costumes, Guillaume Tesson ou Marine David, lumières.

La représentation brille de mille et une trouvailles de jeu, de mise en scène, de clins d'œil. La machine est lancée à toute allure : nous avons assisté à la première représentation publique, et l'on ne peut que saluer la virtuosité joyeuse du groupe, son engagement dans la centrifugeuse des cinq actes qui s'apaisent en un dénouement de conte de fées : retrouvailles d'un père, d'un frère, d'une sœur... Le groupe : les comédiens, mais aussi toute la bande des techniciens, maquilleurs, chargés de son, de la musique, des lumières, etc..., et qui vont et viennent ici.

Mais avant cela, il aura fallu en passer par la violence d'Harpagon, dévorateur d'enfants, sa maladie d'avaricieux forcené, son aveuglement narcissique qui lui fait désirer la très jeune femme que son fils a élue, sa hargne destructrice, sa solitude amère, sa panique épouvantable si sa chère cassette disparaît. Il aura fallu découvrir Harpagon. Cet Harpagon arraché à l'histoire des interprètes, de Molière lui-même à Michel Bouquet en passant par Charles Dullin. Un très grand Harpagon, impressionnant dans la peur qu'il inspire, comme dans la rage, bouleversant dans la perdition du petit enfant inconsolé, qu'il est aussi. Un être humain. John Arnold est magnifique, qui joue, des années après ses débuts, en face, chez Ariane Mnouchkine, au Théâtre du Soleil, petit jeune homme dans *Méphisto*, d'après Klaus Mann, en 1979, cette partition dont son maître au Conservatoire et dans la vie, Michel Bouquet, fit une immense création, sous la direction de Pierre Franck. Dans cette production de 1989, John Arnold était Cléante. Le fils maltraité...

Courez, courez, courez à la Tempête. Quant aux objets que vous apportez, ils sont tous remis ensuite à l'une des très grandes ressourceries solidaires de Paris, La Petite Rockette. Rien ne se perd !

Théâtre de la Tempête, du mardi au samedi à 20h00, dimanche à 16h00. Durée : 2h30 (compte tenu de l'installation). Jusqu'au 20 octobre. Tél : 01 43 28 36 36.

Adresses : La Rocquette Père Lachaise (11^{ème}), La Rocquette Mongallet (12^{ème}) et aussi « La Rockette », café-atelier et restaurant anti-gaspi de quarante couverts.

La Cyclette (11^{ème}), atelier vélo participatif et solidaire.

La Cadette (12^{ème}), friperie solidaire et atelier de réparation.



La sélection
théâtrale
d'Amelle Héliot

**LA
TRIBUNE**

UN « AVARE » PLEIN DE RESSOURCES



Une drôle d'idée, une idée bizarre : au Théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie, pour assister à la représentation de *L'Avare* de Molière, on est prié de faire don d'un objet, d'un vêtement... Tout ce que l'on veut, de « a » comme ampoule à « v » comme vaisselle. Autant d'éléments dont les comédiens s'emparent immédiatement, composant leurs costumes et leurs accessoires. Meneuse de ce prologue, la formidable Anne-Élodie Sorlin, qui joue Frosine, celle qui est désignée comme « femme d'intrigue ». Cette drôle d'idée fonctionne. Tout ce qui est apporté à chaque représentation est ensuite offert à une ressourcerie parisienne, La Petite Rockette. Clément Poirée,

le directeur du théâtre, souligne ainsi combien la pièce de Molière nous concerne par-delà le temps : tentation d'économie jusqu'à la décroissance, adultes refusant de laisser la place aux jeunes, attachement matériel jusqu'à la folie. On rit, on tremble, les irrésistibles répliques de 1668 font mouche. La joie des interprètes n'efface jamais les sentiments. Et dans le rôle d'Harpagon, John Arnold, magistral, impose un homme complexe, un ogre, rival de son fils, et un être humain bouleversant. Élève et partenaire de Michel Bouquet, il est aussi grand que son maître. Il a débuté en 1979, à deux pas, au Théâtre du Soleil. Et depuis, il brille dans tous les répertoires.

Au Théâtre de la Tempête du mardi au samedi à 20 heures et le dimanche à 16 heures jusqu'au 20 octobre. Durée : 2h 20.

John Arnold, nouvel Avare dans la mise en scène de Clément Poirée "en mode radin"

par Vincent Bouquet
Lire l'article [ici](#)



Photo Fanchon Bilbille

Scéniquement bâtie à partir des objets donnés chaque soir par les spectatrices et les spectateurs, la version du chef-d'oeuvre de Molière imaginée par Clément Poirée, avec John Arnold dans le rôle-titre, peine à profiter de l'ensemble de la force dramaturgique de son concept, aussi sympathique que pertinent.

Des gants en plastique, des bottes et un casque de vélo ; quelques parapluies, une poêle et un vinyle de chants provençaux ; un éthylo-test, des palmes « *taille enfant* » et un CD du *Sacre du printemps* ; des bonbons, une collection de *Beaux Arts Magazine* et des sacs entiers de vêtements où, en cherchant bien, ont été glissées des pièces plus facétieuses que d'autres, à l'image de ces deux soutiens-gorge en dentelle noire – du « *bonnet A* » et du « *bonnet C* », tient à préciser l'autrice de cette découverte, Anne-Élodie Sorlin. En ce dimanche de la mi-septembre, les spectatrices et les spectateurs venus en nombre au Théâtre de la Tempête pour découvrir *L'Avare* de Clément Poirée arrivent les bras chargés de présents. Ils répondent ainsi à l'appel du metteur en scène qui, par

l'intermédiaire d'une « *wishlist* » diffusée quelques jours avant la représentation, les mettait à contribution et les invitait à faire don de ces objets dont ils n'avaient plus aucune utilité. **Objectif : pouvoir monter « un Avare aussi radin qu'Harpagon lui-même »** – avant de distribuer le fruit de cette collecte à [La Petite Rockette](#), une association à la tête de deux ressourceries, un restaurant « anti-gaspi », un atelier vélo participatif et une friperie solidaire.

Sur le plateau de la salle Serreau, ne trônent alors, aux prémices de cet *Avare*, que quelques étagères grillagées et plusieurs bacs conçus pour trier les dons en fonction de leur utilité. Bientôt, les comédiennes et les comédiens, très légèrement vêtus, s'affairent pour absorber, non sans commentaires, cette montagne manufacturière, et trouver quelques habits pour éviter de jouer « *cul nu* ». À leur côté, oeuvrent en silence un groupe de petites mains, « *les tabliers* ». Chacun à leur endroit et avec leur expertise, **ils tentent de transformer le plomb en or, de dénicher la perle rare pour fabriquer un costume ou une perruque, pour imaginer un son, ou diffuser une musique, à partir d'une casserole, d'un vinyle ou d'un verre, pour faire éclore une création lumière grâce à plusieurs projecteurs et une collection d'élégantes servantes**. Chevilles ouvrières habituellement dans l'ombre, et à l'abri, des coulisses, la maquilleuse **Pauline Bry-Martin**, le régisseur **Yan Dekel**, la compositrice **Stéphanie Gibert** et l'habilleuse **Émilie Lechevalier** sont cette fois sous les feux de la rampe, contraints de créer à vue, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, des éléments scénographiques par essence uniques, et encore plus éphémères qu'à l'accoutumée.

En tant que chef d'orchestre de cet *Avare* de seconde main, Clément Poirée pouvait compter sur son expérience en matière de spectacles concepts. Depuis son arrivée à la tête du Théâtre de la Tempête en 2017, à la suite de son mentor, **Philippe Adrien**, le metteur en scène a multiplié, avec plus ou moins de réussite, les projets hors des sentiers battus, et osé [organiser une soirée de catch théâtral](#) (*Catch !*), [confronter *Oncle Vania* et *L'Homme des bois*](#) (*Vania/Vania ou le démon de la destruction*) ou [acoquiner, par surprise, *Le Frigo de Copi* avec *Les Bonnes* de Genet et/ou le *Macbeth* de Shakespeare](#) (*Dans le frigo*). Moins au forceps, sur le papier, que certaines de ses propositions passées, **cet Avare en mode radin trouve une justification dramaturgique claire, et naturelle, dans le personnage central d'Harpagon**, dont l'avarice est à ce point patentée qu'elle matrice tout, jusqu'au devenir de ses propres enfants, Élise, qui est amoureuse de Valère, et Cléante, qui n'a d'yeux que pour Mariane. On pouvait alors espérer qu'il entre aussi en résonance, de façon frontale, avec les préoccupations de notre monde, qu'il puise de la force dans un terreau plus politique – [comme avait récemment su le faire Benoît Lambert](#) –, lié aux questions de sobriété et de décroissance posées par le changement climatique, au sacrifice d'une génération par une autre ou aux difficultés du monde théâtral en proie aux coupes budgétaires qui fragilisent son fonctionnement.

Las, Clément Poirée peine, dans les faits, et au-delà des bonnes intentions, à y parvenir, et ne profite pas suffisamment des décalages et des frictions qui progressivement se créent entre l'image scénique, faite de bric et de broc parfois aux limites de l'absurde, et le texte, en particulier la

langue, de Molière. Tandis qu'elle mériterait d'être resserrée pour permettre à la mécanique de précision imaginée par le dramaturge français de produire tous ses effets, **sa proposition demeure, en dépit du caractère sympathique du concept et du travail scénographique haute couture des « tabliers », un peu trop sage, à la lisière d'une ambiance plus volontiers foutraque qui lui permettrait de gagner en puissance.** Bien qu'insuffisamment creusé, y compris dans son appréhension des différents personnages, cet *Avare* recyclé reste, malgré tout, *L'Avare*, et profite autant des séquences drolatiques saupoudrées çà et là par Molière que du jeu des actrices et des acteurs, **à commencer par John Arnold.** Pivot de ce projet hors norme, seul comédien doté d'un costume en bonne et due forme, avec toute l'austérité qui sied à Harpagon, il campe un Avare tel qu'en lui-même, au naturel, avec la malicieuse aisance qu'on lui connaît. Lorsqu'il apparaît sur le plateau, il se montre capable de tirer vers le haut l'ensemble des membres de la distribution, dont certains, au jour de la troisième, paraissaient avoir besoin d'encore un peu de rodage. Un besoin d'autant plus logique que la dynamique scénique qui, chaque soir, impose de faire *tabula rasa* met, encore un peu plus que d'habitude, les comédiennes et les comédiens en position périlleuse, forcément périlleuse, d'équilibriste.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

L'Avare

Texte Molière

Mise en scène Clément Poirée

Avec John Arnold, Mathilde Auneveux, Pascal Cesari, Virgil Leclair, Nelson-Rafaell Madel, Laurent Ménoret, Marie Razafindrakoto, Anne-Élodie Sorlin

Collaboration à la mise en scène Pauline Labib-Lamour

Scénographie, accessoires Erwan Creff, assisté de Caroline Aouin

Lumières Guillaume Tesson, assisté de Marine David

Costumes Hanna Sjödin, assistée de Camille Lamy et de Malaury Flamand Musique, son Stéphanie Gibert, assistée de Farid Laroussi

Maquillage, perruques Pauline Bry-Martin, assistée de Sylvain Dufour

Régie générale, régie plateau Yan Dekel

Habillage Émilie Lechevalier, Solène Truong

Production Théâtre de la Tempête, subventionné par le ministère de la Culture et la région Ile-de-France, soutenu par la ville de Paris

Coproduction Théâtre de la Manufacture – CDN Nancy Lorraine ; CREA –

Coopérative de Résidence pour les Écritures et les Auteurs-rices – Mont-Saint-Michel – Normandie

Avec le soutien du Théâtre de Sartrouville et des Yvelines – CDN, de l'École de la Comédie de Saint-Étienne/DIÈSE# Auvergne Rhône-Alpes, du dispositif d'insertion de l'École du Nord

Avec l'aide de la ressource La Petite Rockette

la terrasse

Clément Poirée met en scène « L'Avare », une célébration théâtrale

Lire l'article [ici](#)

Avec John Arnold dans le rôle-titre et une troupe joliment engagée, Clément Poirée met en scène *L'Avare*, en collaboration avec le public. Une joyeuse célébration du théâtre comme construction artisanale et aventure collective.

Lorsqu'on entre dans la salle du chaleureux Théâtre de La Tempête, nourri d'effervescence artistique et de beaux héritages, on est accueilli par l'un des comédiens qui collecte ce que l'on a emporté et le range dans diverses caisses posées à l'avant du plateau. Prévenus en amont, nombre de spectateurs ont en effet apporté une multitude de choses – vêtements, bibelots, etc. -, des dons qui seront ensuite triés et redistribués via la ressourcerie solidaire de la Petite Rockette. Éloge de l'économie circulaire, chasse au gaspillage : l'aversion aux grandiloquents rubans et la frugalité prônées par l'avaricieux Harpagon trouvent ici un écho qui résonne avec l'époque ! Soulignons cependant qu'au-delà de cette mise en commun qui célèbre joyeusement et sans se prendre au sérieux la valeur du partage et de l'économie, le vrai gagnant de l'histoire, c'est le théâtre. La représentation s'attache à rendre visible sa construction artisanale, collective, accueillant sur le plateau non seulement les comédiens mais aussi divers collaborateurs artistiques (son, costumes, accessoires, maquillage...), affairés devant des étagères métalliques qui ne cachent rien : avec sa capacité ingénieuse à jouer du jeu qu'il fabrique, véritable antithèse de toute radinerie, le théâtre fait entendre la langue de Molière dans son tranchant et sa vitalité.

Jouissance du théâtre vs jouissance de la possession

Si *L'Avare*, créé sur la scène du Théâtre du Palais-Royal le 9 septembre 1668, est l'une des pièces de Molière les plus jouées, c'est bien parce qu'Harpagon est un extraordinaire personnage, aussi cruel que farcesque, aussi maladroit que tyrannique, tout entier attaché à sa chère cassette au détriment de sa progéniture et de toute la maisonnée. John Arnold l'incarne à merveille, sur une ligne de crête où la cruelle dureté et la volonté de domination du barbon solitaire sont tempérées par une forme d'inadaptation comique au monde. En toute logique, les enfants Cléante, dont la jeune et belle amante Marianne est convoitée par son propre père, et Élise, éprise de Valère, n'ont d'autres recours que le mensonge ou la fuite (un heureux et improbable dénouement évitera tout drame). Le quatuor des amoureux est interprété avec une piquante vivacité par Mathilde Auneveux (Élise), Nelson-Rafaell Madel (Valère), Pascal Cesari (Cléante) et Marie Razafindrakoto (Marianne). Anne-Élodie Sorlin (une Frosine pleine d'énergie), Laurent Menoret (un épatant Maître Jacques) et Virgil Leclair (La Flèche) complètent la distribution. Astre noir qui petit à petit perd son rôle central, seul Harpagon est habillé en tenue d'époque, dès le début de la représentation, tandis que les autres comédiens sont en tenue minimaliste, avant de revêtir ce qui ce soir-là est possible. Ce théâtre pauvre assume sa dimension audacieuse de recherche précaire, posant en filigrane la question du coût de l'art (à ne pas sacrifier !) face à l'urgence écologique. Alors que certaines mises en scène de *L'Avare* ont pu accentuer et parfois actualiser la violence des situations et la cruauté d'Harpagon, ici prime une vitalité malgré tout joyeuse, joliment boostée par le désir.

Agnès Santi

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

L'Avare, le spectacle point radin de Clément Poirée

oeildolivier.fr/2024/09/lavare-le-spectacle-point-radin-de-clement-poiree

17 septembre 2024

Depuis qu'il a repris la direction du Théâtre de la Tempête après **Philippe Adrien**, **Clément Poirée** ouvre chaque saison (2019 mis à part) avec une de ses créations, nous réservant souvent bien des surprises. Il y a eu *La vie est un songe* de **Calderon** (2017), *Les Enivrés* d'**Ivan Viripaev** (2018), *A l'abordage* d'**Emmanuelle Bayamack-Tam** d'après **Marivaux** (2020), l'œuvre collective *Catch !* (2021), *Vania/Vania* d'après **Tchekhov** (2022) et *Autopsie mondiale* d'**Emmanuelle Bayamack-Tam** (2023). Pour 2024, place au classique avec *L'Avare*, dans une version assez surprenante où tout le texte de notre grand dramaturge se fait bien entendre.

La peste soit de l'avarice et des avaricieux !



© Fanchon Bilbille

Qui est Harpagon ? Le plus gros radin de la littérature ! Sa radinerie oblige toute sa famille à vivre dans la misère. Comme son confrère Tartuffe, le personnage n'arrive pas de suite dans la pièce. On l'attend. L'auteur en profite pour mettre en scène la famille et les domestiques. Finalement, ils sont le centre du propos. Clément Poirée va s'appuyer sur cette idée pour suggérer que la scène finale est en réalité un complot familial, comme c'est le cas dans *Le Bourgeois gentilhomme*. Ce n'est pas nouveau, mais cela permet un éclairage subtil sur un passage qui apparaît si souvent ridicule.

Clément Poirée et son équipe ont eu la bonne idée de demander aux spectateurs d'arriver avec des objets ou des vêtements dont ils n'ont plus l'utilité. Dès l'entrée en salle, ceux qui ont bien lu les consignes sont invités devant la scène, à cour ou à jardin, à les donner aux artistes. Les comédiens sont vêtus d'un slip et d'un marcel blanc et les comédiennes d'une nuisette et d'une culotte blanche. Ils n'ont rien à se mettre sur le dos ! Et puis le plateau est dans la pénombre : normal, puisqu'il faut faire des économies ! Le temps de régler ce beau ballet de dons en tous genres — avec même des choses incongrues —, la comédienne qui incarne Frosine, aidée par les uns et les autres, fait office de chauffeuse de salle.

L'ambiance est assurément à la fête !

La dynamique du théâtre de tréteaux

Tout ce joli foutoir va servir à réaliser, sous nos yeux, les costumes, à trouver l'accessoire adéquat... Au passage, ce qui n'aura pas servi est redonné à l'association La Petite Rockette. Selon l'arrivage, chaque représentation sera donc différente de la précédente. Le concept va plus loin, puisqu'il permet de découvrir le travail des artisans de l'ombre, comme les costumières, les décorateurs et les éclairagistes qui œuvrent à vue. Tout ceci est assez habilement orchestré pour ne pas brouiller l'intrigue de la pièce.



© Fanchon Bilbille

La jeunesse, celle que l'on opprime et frustre, est magnifiquement représentée par **Mathilde Auneveux** (impayable Élise), **Pascal Cesari** (formidable Cléante), **Nelson-Rafaell Madel** (remarquable Valère) et **Marie Razafindrakoto** (charmante Marianne). La Flèche, ce petit frère de Scapin est incarné par l'ineffable **Virgil Leclair**. Maître Jacques trouve en **Laurent Ménoret**, un bon défenseur. C'est toujours avec gourmandise que l'on attend Frosine ! **Anne-Elodie Sorlin** y est succulente. Cette comédienne, qui a longtemps appartenu au collectif des **Chiens de Navarre**, possède une vis comica exceptionnelle.

Et Harpagon ? Il sera le seul à être dans le jus de l'ancien temps ! Portant le costume noir dans la pure tradition, celle de **Charles Dullin**, **Michel Aumont**, **Louis de Funès**, **Jean-Michel Dupuis**... **John Arnold** rêvait de ce rôle, il en est à la hauteur, campant avec malice et rouerie cet usurier sans cœur et sans scrupule. C'est un rat qui amasse et entasse. C'est maladif. Totalement déconnecté, à force d'avoir économisé surtout, il en a perdu l'essentiel, l'affection et la tendresse. C'est donc normal qu'à la fin, il se retrouve tout seul à idolâtrer une cassette dont le contenu sera différent chaque soir !

Marie-Céline Nivière

L'Avare de Molière

Théâtre de la Tempête

Cartoucherie – Route du Champ de Manœuvre

75012 Paris

Du 13 septembre au 20 octobre

Durée 2h

Mise en scène de Clément Poirée

Avec John Arnold, Mathilde Auneveux, Pascal Cesari, Virgil Leclair, Nelson-Rafaell Madel, Laurent Ménoret, Marie Razafindrakoto, Anne-Élodie Sorlin.

Collaboration à la mise en scène Pauline Labib-Lamour

Scénographie, accessoires d'Erwan Creff assisté de Caroline Aouin

Lumières de Guillaume Tesson assisté de Marine David

Costumes d'Hanna Sjödin assistée de Camille Lamy et de Malaury Flamand

Musique et son de Stéphanie Gibert assistée de Farid Laroussi

Maquillage, perruques Pauline Bry-Martin assistée de Sylvain Dufour

Régie générale, régie plateau Yan Dekel

Habillage Émilie Lechevalier, Solène Truong.

© 2020 – Tous droits réservés

Rédacteur en chef : Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Administrateur : Samuel Gleyze-Esteban

Un *Avare* de Molière au temps de la décroissance et de l'économie circulaire

Par Le Figaro avec AFP

Publié le 22 septembre 2024 à 08h00,

Mis à jour à 10h36

Lire l'article [ici](#)



Dans un joyeux brouhaha, les spectateurs, préalablement invités à vider leurs placards, déballent sacs et cabas afin de vêtir une troupe en petite tenue qui s'émerveille de chaque don. *Fanchon Bilbille*

Vêtements donnés par le public pour habiller les comédiens, décors fabriqués à partir d'objets apportés... Clément Poirée revisite le classique de Molière. Jusqu'au 20 octobre.

Des vêtements donnés par le public pour habiller les comédiens, des décors fabriqués à partir d'objets apportés, le tout étant ensuite redistribué auprès d'associations solidaires: c'est le dispositif de la pièce de Molière, *L'Avare*, revisité par le metteur en scène Clément Poirée.

«Aujourd'hui, nous avons un kilt, une bouée, une casserole !», s'enthousiasme au micro un acteur, sur la scène du théâtre de La Tempête à Paris, lors d'une représentation à laquelle a pu assister une journaliste de l'AFP. Dans un joyeux

brouhaha, les spectateurs, préalablement invités à vider leurs placards, déballetent sacs et cabas afin de vêtir une troupe en petite tenue qui s'émerveille de chaque don.

Tout au long de la pièce, costumiers et maquilleuses, discrètement postés sur le plateau entre bacs et portiques roulants, s'emploient à créer, pour Elise, Cléante, Mariane ou Frosine, des toilettes, parures et perruques certes décousues, mais en forme de clin d'œil au XVIIIe siècle. *«On a un squelette de spectacle. Et puis on attend les gens pour le nourrir»*, résume Clément Poirée, parlant d'un *«Avare radin»*. *«On est partis avec très peu de choses parce que c'était important pour nous de rendre vivante cette question: aujourd'hui, qu'est-ce que le don, la dépense? Qui est prêt à donner?»*. C'est *«au cœur de la problématique de Molière»*, avec des *«paradigmes (qui) ont beaucoup changé»*. *«En fonction de ce qu'on a, la représentation va prendre une couleur différente»*, s'amuse-t-il. Une boîte à biscuits devient la fameuse cassette d'Harpagon, tandis qu'une théière, des peluches et des bibelots servent au banquet final. Subrepticement, des éclairagistes transforment des habits en appliques apposées à des projecteurs.

Échanges et découverte

Selon Clément Poirée, ce que Molière met en lumière - *«la captation des biens par une seule personne qui ne veut rien lâcher, rien laisser à ses propres enfants»* - est *«au cœur de ce qu'on traverse»*, dans une société devenue *«société de possédants»*. Mais certaines répliques du dramaturge prennent un autre sens avec *«les réflexions (actuelles) sur la décroissance, le réemploi, la mesure»*. Chaque soir, jusqu'au 20 octobre à Paris, les dons sont triés, stockés dans un conteneur avant d'être redistribués à une association travaillant dans le réemploi solidaire, la ressourcerie La petite Rockette (12e arrondissement). Delphine Terlizzi, coordinatrice générale, s'attend à recevoir *«100 à 200 kilos de dons par représentation»*.

«Au-delà de la collecte, ce qui nous intéresse, ce sont les échanges entre deux univers et la découverte du théâtre», notamment pour les personnes en transition professionnelle au sein de son équipe, dit-elle. La troupe, elle, a été formée au tri et s'est fait prêter des vêtements pour les répétitions par l'association. Dans les villes de la tournée prévue ensuite (Avranches, Sartrouville, Vendôme, Maisons-Alfort, Nancy, Verdun...), les listes de ressourceries locales ont été données à chaque

théâtre. Lors des premières représentations, des dons ont pu surprendre, comme une brouette ou un masque de François Bayrou. «*Les gens ont été très généreux*», selon le metteur en scène. Même ce soir où aucun pantalon n'avait été apporté, «*c'était très drôle, on a dû inventer avec cette absence*».

— —

Théâtre

A la Comédie-Française et au théâtre de la Tempête, «l'Avare» fait d'une pièce deux goûts

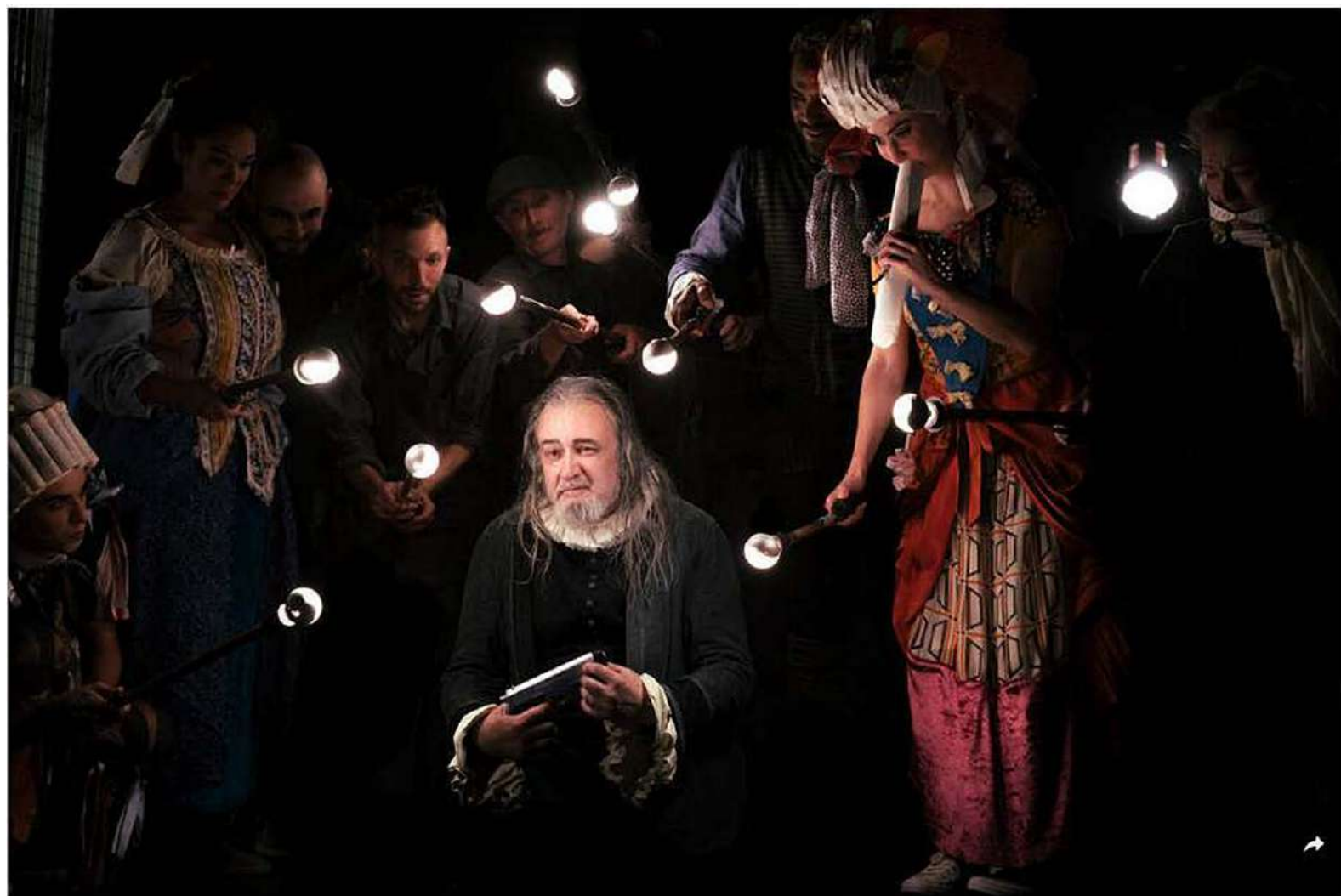
Lire l'article [ici](#)

Deux mises en scène de la pièce de Molière se jouent à Paris. Version luxe et bourgeoisie dans l'institution, version Emmaüs foutraque et décroissante dans la salle du bois de Vincennes. La plus délirante n'est pas celle qu'on croit.



Dans «l'Avare» de Lilo Baur, initialement joué en 2022. (Brigitte Enguerand)

Il était précisé dans l'invitation d'apporter textiles, vêtements, papiers, poudres récipients... On n'en a rien fait, on aurait dû ; d'autres s'en sont chargés, ont vidé caves et chambres d'enfant de leurs serpents en peluche, lunettes de toilette, craies, CD best-of des années 90... aussitôt triés récupérés par les acteurs en slip pour se costumer, faire la musique, accessoriser le décor, bref jouer cet *Avare* qui compte sur la générosité de ses spectateurs. Bien vu, comme le dit Anne-Elodie Sorlin en chauffeuse de salle pendant que ses camarades remplissent les étagères style Emmaüs : *«Vu l'état du système, manquerait plus que ce soit aux artistes de payer pour jouer.»* Ça commence fort pour cette création signée Clément Poirée d'un *Avare* déginglé en mode décroissance au théâtre de la Tempête à Vincennes.



Tout le contraire a priori de ce qui se joue au cœur de l'institution parisienne avec la reprise à la Comédie-Française de la mise en scène de 2022 de Lilo Baur. Direction la Suisse, ambiance villégiature sur pelouse impeccable, costumes de golf ; Harpagon est banquier genevois. D'un côté, un plateau aux allures de coulisses-atelier, où chacun travaille à vue pour le jeu commun – avant de redistribuer le futoir à une ressourcerie solidaire (La Petite Rockette, Paris 11e) – , de l'autre une propriété au bord du lac Léman, où rien ne dépasse, l'argent est bien planqué.

Victime de sa trop bonne idée

Deux visions irréconciliables : à la Comédie-Française, tout est verrouillé ; à la Tempête, tout se voit et sera redistribué. On aurait aimé qu'il en soit de même pour le spectacle donné (mot honni par Harpagon), mais la promesse d'une pièce foutraque happening tombe vite à plat. Anne-Elodie Sorlin sera la seule à faire dérailler le rythme convenu ; sa Frosine survoltée en nuisette est une fête dans une mise en scène victime de sa trop bonne idée : celle de son Harpagon joué par John Arnold – qui porte en lui une histoire du théâtre de Mnouchkine à Lupa. Un John Arnold travaillé ici comme un trésor national, coincé dans son costume d'époque en fantôme de Charles Dullin ; il joue son Avare tout seul, isolé dans un monde qui n'est plus le sien. C'est la statue du Commandeur chez Don Juan, qui vient demander des comptes. Avare vraiment ? Alors que la jeunesse prône la décroissance et que son Cléante de fils fait le beau avec l'équivalent de 4 000 euros de fringues sur le dos ?

Le combat est inégal, Arnold en majesté gagne la pièce sur ses partenaires de jeu, sympathiques mais trop verts pour imposer leur partition. Et l'ennui menace les plus belles intentions. Tout le contraire sur la pelouse luxueuse de la Comédie-Française, où Laurent Stocker, Harpagon de folie, explose la comédie de Molière, entraîne la troupe dans sa dinguerie absolue et donne raison à l'adage : on ne prête qu'aux riches.

L'Avare. Entre avarice, décroissance et don.



Phot. © Fanchon Bilbille

Clément Poirée retrouve le goût de la farce, si souvent évacué dans les interprétations de Molière, pour nous proposer une fable qui mêle création et récupération dans un spectacle où improvisation et écriture se présentent ensemble.

Le spectateur qui se rend au Théâtre de la Tempête est prié de rejoindre la Cartoucherie avec un don qui reste à son appréciation dans une *wish list* qui lui est fournie. Chacun déposera son écot à l'entrée dans la salle pour le retrouver tout ou partie recyclé dans le spectacle avant que recycleries et organisations d'aide sociale ne les récupèrent pour leur accorder une troisième vie. Le plateau du théâtre se transforme en entrepôt de toutes sortes d'accessoires : vêtements de bric et de broc, vieilles casseroles et poêles, vaisselle dépareillée tandis que le jus de betterave fournit du rouge aux joues et que la poudre de riz du maquillage est confectionnée à partir du riz apporté par le public.



Phot. © Fanchon Bilbille

Chiche ! une interjection riche de sens

Pendant que s'activent à vue décorateur, costumier et techniciens, une comédienne bonimenteuse en nuisette parle de tout et de rien et interagit avec le public. Les acteurs, qui accueillent le public en slip et maillot de corps, revêtiront les costumes de leurs personnages, bricolés à partir des dons. *L'Avare* vu par Clément Poirée et ses complices, est placé sous le signe de la parcimonie. Les éclairages obéiront au même principe : quatre projecteurs sur roulettes et des servantes de théâtre converties en éclairage d'appoint pour souligner l'apparition d'un personnage ou une théâtralisation de son apparition suffisent à éclairer le spectacle. La musique est à l'avenant, concert cocasse de bruits de verres et de casseroles, musicalisés sous les formes les plus diverses. Quant au décor, il est formé d'étagères de stockage à roulettes déplacées avec entrain au fil du spectacle pour figurer les lieux où évoluent les personnages. Dans le temple dont Harpagon se fait le chantre, tout se doit d'être chiche...



Phot. © Fanchon Bilbille

Les leçons du théâtre de foire

Le spectateur se retrouve ainsi plongé dans un spectacle qui rappelle le théâtre de foire et de tréteaux avec ses personnages archétypaux tracés à gros traits qui empruntent à la *commedia dell'arte* son insolence joyeuse. Alors que, lorsqu'il représente *l'Avare*, en 1668, Molière a, depuis dix ans, rangé l'itinérance de ses débuts aux oubliettes, on retrouve dans cette pièce considérée comme l'une des pièces « sérieuses » de l'écrivain, une appétence similaire à celle de ses débuts, que le spectacle souligne.

Le comique est à tous les étages. Cléante devient un jeune gandin plein de fanfreluches que seul son amour pour une jeune fille pauvre parvient à sauver du ridicule. Valère a la malice d'un Arlequin et Frosine, en entremetteuse qui arrange le mariage d'Harpagon avant de le défaire avec le même entrain, est impayable. Les allusions scatologiques sont de la partie. Le décor même fait citation. Il intègre le rideau du théâtre et celui du coup de théâtre sur la scène en les réalisant avec les moyens du bord : vieux draps et sacs poubelle. Quant aux situations, elles sont à la mesure de ce théâtre qui manie avec maestria les ressorts du comique, usant du double sens et du quiproquo, laissant voir les ficelles pour créer une complicité avec le spectateur. Et lorsque les actrices et les acteurs s'égayent dans la salle, ils restent dans le ton de ce partage fait de connivence et de rire.



Phot. © Fanchon Bilbille

Harpagon. Une épaisseur singulière.

Harpagon, au milieu de tout cela, dénote. Il est le seul personnage dont le costume rappelle les gravures de Molière en scène qu'on a pu voir. En habit noir, fraise et souliers à boucle, il est à lui seul un anachronisme dans ce décor contemporain qui sent l'occase et la récup'. John Arnold campe un Harpagon monstrueux de cynisme et d'égoïsme, un vieillard sans scrupule qui sacrifie à son seul intérêt et à son appât du gain tout ce qui l'entoure. Il a en lui une forme de jouissance profonde qui déborde très largement le seul cadre de l'avarice. Il exprime cette autosatisfaction du vieux qui prend sa revanche sur la jeunesse et manifeste un plaisir pervers à régler ses comptes dans ce conflit des générations. Son jeu même vient contredire le schématisme des autres personnages. Il est incarné, il a une existence propre et impose tout à coup l'image d'un Molière qui surgit sur scène en tant qu'acteur.



Phot. © Fanchon Bilbille

Du bon et du mauvais usage de l'avarice

C'est que, dans ce personnage confit d'avarice, Clément Poirée voit aussi autre chose à l'aune de l'ici et maintenant. Dans notre époque où réutilisation, recyclage, décroissance sont devenues les nouvelles valeurs, Harpagon pourrait faire figure de précurseur, n'étaient l'absence de compassion qu'il montre à l'égard des autres et cette « économie » dont il n'use qu'à son profit. Doté d'un certain bon sens, que l'interprétation de John Arnold fait sentir, il pose la question du « Pour quoi faire ? Pour le bénéfice de qui ? » qui est au centre du « don » qui est demandé aux spectateurs par le spectacle. La mise en scène fait ainsi coexister dans le même ensemble égoïsme et altruisme et la distance qui les sépare. Et même si l'on n'aborde pas sérieusement les questions « sérieuses », on ne boudera pas cette vision farcesque qui impose à l'équipe du théâtre dans son entier de revoir chaque soir sa copie.



L'Avare, Molière, Clément Poirée, Théâtre de la Tempête

ESTELLE GRENON

24 septembre 2024 17h56

Lire l'article 



crédit photo © Fanchon Bilbille

Arrivée avec sous le bras des béquilles multicolores, un parapluie, deux livres, une paire de lunettes de soleil et un mixeur, je me demandais bien comment les comédiens allaient pouvoir jouer de ces objets anachroniques dans l'Avare de Molière. Oui, la consigne donnée aux spectateurs de la pièce de rentrée de la Tempête était claire : sortez de vos placards des objets aussi loufoques qu'inutiles, apportez un encombrant ou un vêtement, cela servira de costumes aux comédiens et de décor bric à brac au plateau.

A l'heure de gloire de la récup', rien ne se perd, rien ne se crée, tout peut servir.

Dans son Avare, Clément Poirée tire le trait de la tyrannie du radin. Avec un plaisir sournois, il se joue de notre obsession de la possession. La tristesse solitaire d'Harpagon accrochée à sa caissette ne fait que réveiller notre soif de générosité. Les stratagèmes à rebondissements de l'intrigue se mêlent habilement avec des scènes jubilatoires d'interaction improvisée avec le public complice qui rit beaucoup.

Comme j'étais heureuse ce soir-là pour tous les jeunes présents à La Tempête. Ceux qui, suivant la proposition de leur classe, poussaient pour la première fois la porte d'un théâtre. Les yeux écarquillés, les oreilles grandes ouvertes à la si belle langue de Molière, ils virent que le théâtre vaut 1001 expériences virtuelles. Sans écran, il permet de traverser les époques, de vibrer d'amour et pose question sur la valeur des choses au cœur de notre société de consommation. Aux faux lanceurs d'alerte sur l'ennui au théâtre, montez sur scène le temps d'esquisser quelques pas de danse et retournez à votre place, le sourire aux lèvres.

Oui, il y en a de la générosité et de l'audace dans cet Avare. Sans frontière entre la scène et le public, on vit une expérience interactive : un *happening* au gré de nos curieux dons. Révélateur de notre société aux 1001 gadgets, la pièce interpelle notre sobriété et la formidable créativité des artistes et artisans habituellement de l'ombre : les costumiers, maquilleurs, décorateurs et éclairagistes pour leur redonner vie.

Je ne saurais terminer sans saluer le talent pétillant des comédiens. Mention spéciale à Mathilde Auneveux : sexy Élise, amoureuse éprise de liberté, Pascal Cesari : hypersensible Cléante avec un panache remarquable, et Nelson-Rafaell Madel : irrésistible Valère, tourbillon d'émotions et de charme malicieux. Cette rentrée à la Tempête est une délicieuse invitation à savourer le reste de leur saison très alléchante. Tour de maître pour cette version très réussie du chef d'œuvre de Molière.



D.R.

Article de Patrick Adler

Lire l'article 



L'Avare

À La Cartoucherie/La Tempête.

À l'heure des vaches maigres, des restrictions budgétaires en cours, on ne recense pas moins de trois "Avare" : à la Comédie Française, au Lucernaire et... à La Tempête.

L'occasion pour Clément Poirée, le metteur en scène, de nous offrir dans cette salle mythique un opus disruptif en phase avec les idées très actuelles de décroissance et de partage...

Ils sont tous là, comédiens, techniciens, maquilleurs, costumiers, machinistes, presque à poil (en slip), sauf Harpagon - le seul en costume d'époque (qui, au passage, n'est pas sans rappeler celui de Charles Dullin). Personne en coulisse, tout est "à vue". On manie des projecteurs mobiles, on s'aide de baguettes lumineuses pour éclairer, on crée même un rideau avec des sacs-poubelles, on maquille, on s'habille en direct. Vous l'aurez compris : la pièce se promet d'être immersive et participative ! D'ailleurs, vous êtes prévenus : vous devez apporter un objet de votre choix. C'est la crise. Le plateau ressemble à un entrepôt d'Emmaüs avec des étagères vides, des panneaux amovibles qui vont se remplir au fur et à mesure de tissus, habits, objets, sacs et autres éléments glanés dans des bacs de récupération. C'est "à votre bon cœur, M'sieurs-dames !". La friperie bat son plein, tout le monde est en place. Le public est prévenu, il va jouer la dernière pièce de ce savoureux puzzle. C'est parti... pour deux heures trente ! Ok, c'est long mais les scolaires qui composaient une bonne moitié de la jauge ont "kiffé" (sic) et les professeurs-accompagnants de se congratuler d'avoir eu cette idée folle... de les faire sortir des codes !

Bien sûr, quelques esprits chagrins et/ou intégristes pourront s'interroger sur le bien-fondé de cette adaptation plutôt "barock'n'roll", voire "académique-ta-mère" qui - il faut le reconnaître - a le mérite d'interroger et pointe l'universalité du thème et de l'œuvre. Et cette déclinaison, disruptive dans la forme, ne l'est aucunement dans le fond puisque le texte est rendu dans son entièreté, avec "l'esprit de troupe" car, comme le disait Molière : "La vraie richesse d'un spectacle, c'est sa troupe". Vous les avez vu haranguer le public, jouer les chauffeurs de salle, le faire participer comme vous les avez vu dire le texte, le jouer. Avec talent. Tous. C'est l'art de la troupe. Mention spéciale néanmoins à la Anne-Elodie Sordin qui campe avec grande intelligence une Frosine délurée, déglinguée, manipulatrice à souhait, à Nelson-Rafaell Madel qui, jouant de sa plastique avantageuse, de son déhanché subtil et de sa voix grave et sensuelle incarne avec bonheur Valère le félon comme Valère l'amoureux transi, à Laurent Ménoret, brutal, sensible... et drôle à souhait en Maître Jacques.

Et, last but not least, à John Arnold, grimacier et drôle comme un de Funès qui, par sa variation de jeu époustouflante, rafle la mise. À la fois bouffon et sobre, ce petit rondouillard, désopilant en passant en un tournemain à l'octave, figure un monstre infiniment humain, avec ses angoisses, sa névrose du manque mais aussi et surtout sa quête insatiable d'amour. Pas si balourd, il pose aussi des questions existentielles à son fils "fashion-victim" : quid de l'intérêt de la surconsommation ? À croire que la décroissance au XVII^e était déjà d'actualité.



L'AUTRE SCÈNE (.ORG)



Critiques

« L'Avare » de Molière par Clément Poirée

Lire l'article [ici](#)

*Nous nous souvenons de la mise en scène du Requiem de Mozart de Stéphane Braunschweig à l'Opéra national de Bordeaux (janvier 2023). Elle était une production « zéro achat » réalisée à partir de décors recyclés. Clément Poirée pousse la vertu écologique et la gageure réjouissante plus loin encore. Pour son Avare, il demande au public de venir déposer, en début de spectacle, toute sorte d'objets dormant dans les placards. Durant la représentation, une partie du plateau se transforme en atelier de théâtre, fabriquant les décors et les costumes **exclusivement** à partir des objets déposés.*

La perte de l'objet

Clément Poirée se risque à revisiter la comédie de Molière *en mode radin*. Sur scène, une troupe en slip devant des étagères vides. Tout le monde est là, les interprètes, mais aussi l'équipe artistique qui habituellement œuvre dans le secret des répétitions. Ils n'attendent que le public et ce qu'il veuille bien donner. Objets en tout genre, vêtements, draps, livres, papiers peints, boîtes, bijoux, CD, craies, café soluble... Le divertissement théâtral s'inventera sous nos yeux.

Sur scène, Harpagon court après sa cassette. Dans la salle, celles et ceux qui expérimentent la perte de leurs objets, rient lorsqu'ils reconnaissent leur foulard, leur livre, leur bibelot apparaissant sur scène, dans les mains d'un comédien, dans la perruque d'une comédienne. C'est un rire d'enfant qui croit voir revenir son objet perdu, mais il y a en ceci aussi le rire de l'adulte qui comprend que son objet perdu est devenu l'objet manquant pour un autre. C'est psychiquement aussi ambivalent que drolatique.

Ce rire souvent se mêle aux autres ; la pièce est drôle. Très drôle.

Lire l'article [ici](#)

L'Avare, de Molière, mise en scène de Clément Poirée, au Théâtre de La Tempête.



Crédit photo: Fanchon Bibille.

L'Avare, de Molière, mise en scène ***Clément Poirée***, avec ***John Arnold, Mathilde Auneveux, Pauline Bry-Martin*** ou ***Sylvain Dufour*** (maquillage et jeu), ***Pascal Cesari, Erwan Creff*** ou ***Caroline Aouin*** (scénographie), ***Yan Dekel***, (régie générale et jeu) ***Stephanie Gibert*** assistée de ***Farid Laroussi*** (son)

Pauline Labib-Lamour (collaboration artistique), **Emilie Lechevalier** ou **Solène Truong** (habillage et jeu), **Virgile Leclair**, **Nelson-Rafaell Madel**, **Laurent Ménoret**, **Marie Razafindrakoto**, **Hanna Sjödin** ou **Camille Lamy** (costumes), **Anne-Elodie Sorlin**, **Guillaume Tesson** ou **Marine David** (lumières).

C'est sans doute la plus jouée, la plus montée des pièces de Molière. On peut invoquer bien des raisons : la conjugaison d'un suspens bien mené, d'une mécanique libératrice, le triomphe de la raison et de la jeunesse, la séduction qu'elle opère sur les grands acteurs qui veulent se confronter à un monstre domestique, de Michel Bouquet à Louis de Funès, pour ne citer que les plus populaires, un incontournable pour les enseignants et les élèves de collège qui remplissent les salles. Et à chaque fois comme un vieux tube, ça marche et les metteurs en scène trouvent un angle d'attaque différent pour fouailler cet Harpagon avaricieux, tyrannique, détestable sous toutes les coutures.

Clément Poirée, le directeur du Théâtre de la Tempête, n'y va pas par quatre chemins sur le mode dynamiteur et loufoque qui est un peu sa marque de fabrique. D'emblée, les acteurs en sous-vêtements accueillent les spectateurs pour récolter leurs objets mis au rebut. Ces mêmes objets vont être recyclés dans le cours de la pièce pour en faire des costumes, des éléments de décor ou de jeu. Cela génère une esthétique ouvertement cheap et foutraque, faite des résidus de notre société de consommation, autant qu'inventive, rigolote et colorée car il y a fatalement des jouets, des livres, des cd, des panoplies, des tissus chatoyants et des plastiques en tous genres...

L'idée vaut ce qu'elle vaut. Clément Poirée fait un parallèle entre cet engouement de la seconde main et l'univers d'Harpagon où tout est monnayable et où rien ne se perd. Pourquoi pas ! Cela nourrit une esthétique enfantine assez réussie grâce au travail en live d'une musicienne, d'un scénographe, d'une maquilleuse, d'une costumière, d'une éclairagiste qui, tous en blouse grise, officient inlassablement et de visu au cours de la représentation.

La troupe est à l'aune de cette ambiance festive emmenée par une Anne-Elodie Sorlin déchainée dans le rôle de l'entremetteuse Frosine, doublé de celui du deus ex machina Anselme, meneuse de revue pimpante et canaille. Valère, Nelson-Rafaell Madel en fait aussi beaucoup pour chauffer la salle bien accompagnée par une Elise, Mathilde Auneveux, décidée et moqueuse. Cléante, Pascal Cesari, manie à l'excès paroles et déguisements improbables. Mariane, Marie Razafindrakoto, garde quand même un peu de dignité dans ce pandémonium.

La noirceur n'est pas absente et le dispositif fait d'étagères grillagées que déplacent les techniciens-artistes en blouse grise avec leur matériel rappelle l'enfermement physique des jeunes gens autant que celui mental du maître des lieux. L'éclairagiste déplace les lumières dans un clair obscur permanent d'où sort la silhouette effrayante d'un Harpagon Nosferatu. Seul en costume d'époque, courbé, disgracieux et maléfique. John Arnold fait trembler la maisonnée sauf quand il apparaît en majesté juché sur un escalier mobile avec des lunettes à la Polnareff pour tenter de séduire Mariane, mais c'est l'image de la décrépitude, de la déraison et de la dérision qui s'impose alors.

L'acteur ne s'est pas raté, Harpagon est bien là et on a grand envie de l'étriper tant il nous rebute à martyriser ses proches.

Inutile de dire que le texte est souvent détourné pour l'adapter au contexte choisi. Clément Poirée a ainsi arrangé les choses en faisant de l'apparition d'Anselme une farce imaginée par Frosine pour duper le vieux barbon et marier les jeunes gens.

Farce dans la farce et puis farce et attrape quand John Arnold pathétique ouvre sa cassette, une boîte en carton avec un macaron « Conduite Accompagnée » à l'intérieur; évidemment contenant et contenu changent tous les soirs en fonction des dons prodigués par les spectateurs.

Louis Juzot

[Visuel-News]

24-10-2024

La chronique de Pierre Corcos
Joie en scène

La chronique de Gérard-Georges Lemaire
Chronique d'un bibliomane solitaire

La chronique
de Pierre Corcos

Lire l'article 

Joie en scène



Il risveglio. Le réveil, après le grand sommeil. La joie du réveil enfin, après la torpeur et la réclusion de la pandémie ou l'actuel rabougrissement idéologique. C'est à ce réveil spirituel que dans son spectacle, *Il risveglio*, l'italien Pippo Delbono appelle ardemment et à sa manière unique (c'était jusqu'au 6 octobre au Théâtre du Rond-Point). Pippo Delbono est un magicien de la scène. L'un des derniers sans doute. C'est-à-dire qu'avec presque rien il fait surgir des tas de choses. Entendons-nous bien : ces choses sont invisibles mais substantielles. Des émotions, des sentiments presque à l'état brut... Une condition est nécessaire sans doute pour parvenir à cet art magique de la scène : se retrouver comme Pippo au carrefour de la poésie, du cinéma, de la musique, de la danse, du théâtre, et se nourrir des mythes centraux d'une société autant que du balbutiement de ses marges. Une parole à la fois révolutionnaire et christique en sous-texte de ses poésies ? Probablement. Avec la symbolique des mouvements chorégraphiés impulsés à sa troupe, un choix de vidéos musicales percutantes, des accents d'une rare sincérité, une adresse complice, directe au public, Pippo Delbono conquiert la salle. Standing ovation. « *La vie, c'est mourir et renaître/ Renaître et mourir(...)* Le temps de la souffrance est derrière nous. Il est temps de renaître », nous dit-il. On a envie de le croire. Et la joie qu'il a su déposer en nous incite vivement à le croire...


Dans *L'Avare* de Molière que mettait joyeusement en scène Clément Poirée (c'était jusqu'au 20 octobre au Théâtre de la Tempête), le comique éclatait en une gerbe festive... Étymologie du mot « comique » : du grec « komikos », dérivé de « komos » qui désignait une fête d'origine avec chants et danses. Et la fête, comme disait l'anthropologue (Levi-Strauss), manifeste un « *désir de désordre, ou plutôt de contre-ordre* »... Soit. L'ordre imposé par le sieur Harpagon est la pénurie, la rétention, l'accaparement. Eh bien les spectateurs joueront, eux, la carte du don, de l'offrande et de la générosité ! Ils viendront avec des objets en tous genres, des jouets et accessoires aux costumes et maquillages, qu'avec bonne humeur ils donnent aux comédiens démunis. Sur le plateau, des étagères métalliques amovibles (par ailleurs éléments de décor) sur lesquels ce bric-à-brac trouvera ses places pour ensuite, chaque soir différemment, se dispatcher en un réjouissant happening : « *Quel espace de jeu ! Il y a autant de promesses de lazzis et de mises en abîme dans le « pas-assez » ou le rien que dans le « trop-plein* », dit Clément Poirée. Alors se mettent en branle de curieux ateliers où l'on coud, fabrique, assemble ce qui va servir, dans l'immédiat, à la mise en scène festoyant dans la joie de sa prodigalité... Mais voilà que surgit, pâle, classique, sévère et sinistre le grand acteur John Arnold - lui en costume d'époque - dans le rôle d'Harpagon. Il joue le texte éloquentement, avec le pathétique qui sied à toute grande passion. Saisissant contraste entre le jeu, la fête, préparés par tous les spectateurs, animés par la troupe, et ce terrible personnage dans la lignée des rapaces du théâtre élisabéthain, que son obsession de thésauriser condamne au délire, à l'hallucination... La réussite de la mise en scène tient dans ce contraste. Entre la vie, la fête, la dépense, le comique, et la dimension mortifère de cette claustration volontaire dans l'exigu tombeau d'une cassette d'écus. La ladrerie et l'usure sordide en ressortent avec une telle intensité qu'on veut en guérir. À travers ses rires le spectateur songe qu'il est indécent de perdre ainsi sa vie à la conserver, par son bout le plus mesquin de surcroît. Et ainsi, à travers ce dispositif scénique original et l'interprétation de John Arnold, se réalise une fonction intemporelle de la comédie : *Castigat ridendo mores*.

Une joie assassine se dégage du court et percutant spectacle *Panique dans le seizième* (jusqu'au 23 novembre 2024 au Théâtre Essai), adapté par David Ruellan de l'enquête sociologique de Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon. Pour celles et ceux qui l'ignorent, ce couple de sociologues s'est spécialisé dans l'étude de la grande bourgeoisie, de la haute société, bref des « riches ». A priori, rien de spécialement drôle dans ce champ d'études... Mais voilà qu'un simple fait urbanistique va dévoiler une dimension outrancière de cette grande bourgeoisie, dont le charme discret pour le coup s'est volatilisé... La Mairie de Paris annonce qu'un centre d'hébergement d'urgence va être créé dans le 16^{ème} arrondissement, à l'orée du Bois de Boulogne. Une prudente réunion d'information des représentants de la mairie se tient, avec toutes les justifications possibles. Et c'est alors, devant cet intolérable projet intrusif, le chahut immédiat, la protestation horrifiée, les cris d'orfraie poussés par les riches riverains et leur député-maire... La drôlerie du spectacle jaillit de l'excès même de cette répulsion de classe, que deux comédiens (Anne Veyry ou Béatrice Vincent et David Ruellan), jouant tous les rôles, mettent en scène avec force mimiques et postures. Par son égoïsme forcené, son absence totale de la moindre solidarité, ce monde des ultra-riches va se donner ridiculement en spectacle devant nos deux témoins directs, sociologues spécialisés, et en même temps fournir la substance jubilatoire d'un spectacle fertile en rebondissements.

Pierre Corcos
corcos16@gmail.com
24-10-2024

Lire les [Visuel-News] antérieurs

Un Fauteuil Pour l'Orchestre – Le site de critiques théâtrales parisien

Sep 17, 2024 | Commentaires fermés sur L'Avare, de Molière, mise en scène de Clément Poiré au Théâtre de la Tempête, Paris/
Lire l'article 



© Fanchon Bilbille

fff article de Sylvie Boursier

Il est des **Avare(s)** pète-sec, Louis de Funès par exemple, ou matois comme Jérôme Deschamps, il en est des tragiques, Laurent Poitrenaux dirigé par Ludovic Lagarde ou farcesque, avec la compagnie flamande STAN. La pièce culte a été jouée plus de deux mille fois par la Comédie-Française depuis sa création. Increvable le radin, il nous enterra tous ! On réécoute à chaque fois ce texte incarné par de nouveaux acteurs, emperruqués ou pas, pour retraverser l'incroyable étude de l'obsession paranoïaque.

Clément Poirée s'y colle avec John Arnold dans le rôle-titre en vieux gamin jouisseur qui ne veut sous aucun prétexte partager ses jouets, « *Quand je donne un billet de cent francs, dit-il, je donne le plus sale* » en voilà un qui ne connaît pas la culpabilité, tout pour bibi. L'avare ne possède pas son or, c'est son or qui le possède, papa Freud nous l'avait bien dit, l'avarice est érotique. A la Tempête, Harpagon, silhouette à la Daumier avide de chair fraîche, est vert comme un puceau.

Ce n'est peut-être pas (encore) la fin du monde mais ça ressemble quand même à une sacrée dèche quand les spectateurs arrivent dans la salle. Les comédiens, en slip pour la plupart, au propre comme au figuré, sont obligés de faire la manche dans une grande kermesse avec promesse de dons et bacs de récupération, un joyeux bastingue animé qui chauffe la salle. Couverts, chaînes de vélo, rubans, vêtements, sacs poubelles, lustre et autres objets récupérés auprès du public renaissent en accessoires de théâtre pour une mosaïque dadaïste. La pièce se joue au milieu d'un amoncellement cubiste avec des panneaux amovibles qui déplacent les penderies ouvertes sur des boîtes à secret à la Marcel Duchamp ; les comédiens slaloment entre les tiroirs de cette vaste friperie tels des diabolins underground munis de torches bricolées avec de vieilles ampoules.

Clément Poiré ouvre la saison de la Tempête sous le signe de la fête, la création se joue des vaches maigres et fait feu de tout bois. Jean Baptiste Poquelin qui avouait « *L'écriture ressemble à la prostitution. D'abord on écrit pour l'amour de la chose, puis pour quelques amis, et à la fin, pour de l'argent.* » en savait lui-même quelque chose.

« *La vraie richesse d'un spectacle c'est sa troupe* », dit le metteur en scène. Certains interprètes ont une telle présence qu'on pourrait les écouter réciter le bottin. C'est le cas de John Arnold qui donne au personnage une épaisseur humaine. Persifleur, dents serrées lors des messes basses, voix de fausset ou bouillante de rage, il joue à fond les ruptures, les virages en épingle, prêchant le faux pour savoir le vrai, caressant son ennemi pour mieux l'étouffer, un Harpagon aussi comique que terrifiant, puissant mais rongé par la jalousie et le dépit amoureux. Sa silhouette bedonnante trotte menue dans son costume passe muraille et ses lazzis savoureux embarquent le public « *Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. [...] N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire* ».

La troupe est à l'unisson, chacun sa musique. Un coup de chapeau à Laurent Menoret, un maître Jacques charpenté aux gags chaplinesques, rival d'un Nelson-Rafael Madel sexy dans le rôle de Valère. Mathilde Auneveux et Pascal Cesari, silhouettes à la Sempé, jouent du contraste avec leur tyran domestique. Anne Elodie Sorlin campe une mère maquerelle complice avec les spectateurs.

Le final sur un air de Frédéric François « *est ce que tu es seule ce soir, est ce que ton cœur a envie de me voir ? Même si la vie nous sépare, tu sais bien, j'ai le droit de savoir* », avec un vieux barbon poussant la chansonnette est hilarant autant que pathétique. On n'est jamais ridicule quand on souffre, Harpagon, tel un Père Ubu juché sur son piédestal, trône en majesté avant d'être remisé dans un coin comme une vieille savate usagée.

On remet le couvert chaque soir avec des frusques différentes, prétextes à de nouvelles improvisations. Imaginons qu'un soir la collecte ramène un canari ! Merci aux artistes et aux artisans de la Tempête qui font le pari d'un art pauvre pour un spectacle inventif, follement drôle et intelligent.



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

L'AVARE

Théâtre de la Tempête

Cartoucherie

Route du champ de manœuvre

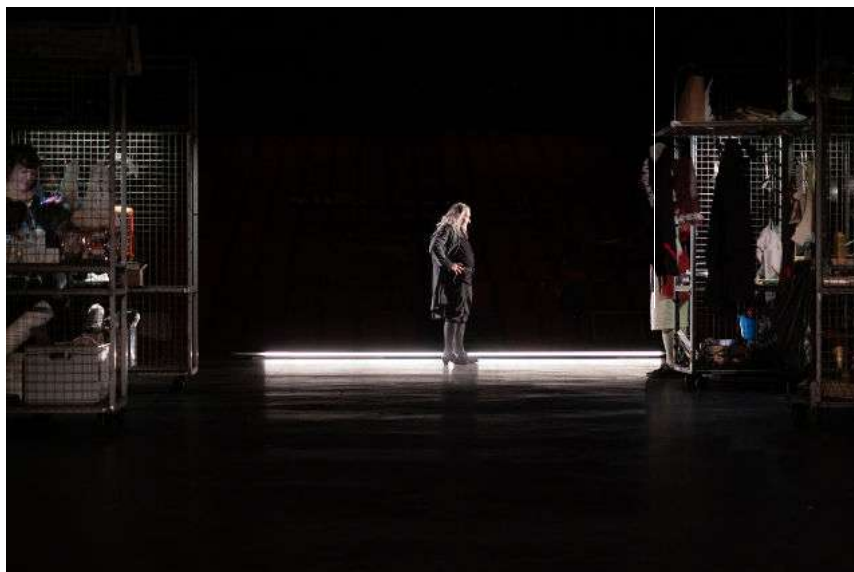
75012 Paris

01 43 28 36 36

Jusqu'au 20 octobre 2024

Du mardi au samedi à 20h et le dimanche à 16h

Lire l'article [c](#)



Ne vous étonnez pas si, dans les navettes qui conduisent à la Cartoucherie, vous voyez des gens portant de gros sacs. C'est que *L'Avare* qui se joue à la Tempête fait appel à la prodigalité des spectateurs : pour habiller les comédiens – qui vous accueilleront d'abord en sous-vêtements – mais aussi pour accessoiriser la pièce, vous pouvez apporter ce que vous souhaitez (et qui sera, à l'issue des représentations, redonné à une ressourcerie solidaire...). Bouteilles, chapeaux, rideaux, jeux de société, masques de plongée ou tapis de yogas : aux comédiens et aux techniciens d'inventer au plateau, chaque soir, de nouveaux moyens d'utiliser ces dons.

Derrière ce bric-à-brac qui donne beaucoup à rire, la question est en effet posée : de quoi sommes-nous prêts à nous séparer, et à quoi tenons-nous plus que tout ? Et cette question revêt aujourd'hui un enjeu de société majeur : entre les difficultés économiques, le rejet de la surconsommation et les préoccupations écologiques, l'omniprésente injonction de prodigalité ne fait-elle pas de nous tous des Harpagon d'aujourd'hui ?

Ainsi les ingrédients sont-ils rassemblés pour nous permettre d'apprécier différemment cette pièce si (trop ?) connue qu'est *L'Avare*. Car c'est bien le texte de Molière – à peine revisité – et lui seulement qui est donné à entendre, même si l'inventivité de la mise en scène nous le fait écouter autrement que dans nos souvenirs de bancs d'école. Clément Poirée souligne aussi le conflit de génération qui oppose l'insouciance de la jeunesse à la crispation de la vieillesse. Mais le spectacle est aussi et surtout détonnant, virevoltant, et totalement rendue à sa dimension comique. Très bien dirigés mais libres dans leur jeu, les comédiens sont aussi remarquables que drôles, depuis un John Arnold qui campe un Harpagon à la fois terrifiant et ridicule (le seul à être vêtu de manière classique, en décalage avec le reste des personnages) jusqu'à une Anne-Élodie Sorlin qui fait une épatant Frosine. À consommer sans retenue.

Frédéric Manzini

L'Avare

De Molière

Mise en scène : Clément Poirée

Collaboration à la mise en scène : Pauline Labib-Lamour

Scénographie, accessoires : Erwan Creff assisté de Caroline Auoin

Lumières : Guillaume Tesson assisté de Marine David

Costumes Hanna Sjödin assistée de Camille Lamy et de Malaury Flamand

Musique, son : Stéphanie Gibert assistée de Farid Laroussi

Maquillage, perruques : Pauline Bry-Martin assistée de Sylvain Dufour

Régie générale, régie plateau : Yan Dekel

Habillage Émilie Lechevalier, Solène Truong

Avec John Arnold, Mathilde Auneveux, Pascal Cesari, Virgil Leclaire, Nelson-Rafaell Madel, Laurent Ménoret, Marie Razafindrakoto, Anne-Élodie Sorlin



THÉÂTRE

L'AVARE

Un souffle de jeunesse

De Molière

Durée : 1H45

Avec John Arnold, Mathilde Auvèneux, Pauline Bry-Martin, Sylvain Dufour, Pascal Cesari, Erwan Creff, Caroline Aouin, Yan Dekel, Stéphanie Gibert, Farid Laroussi, Pauline Labib-Lamour, Emilie Lechevalier, Solène Truong, Virgil Leclair, Nelson-Rafaël Madel ...

NOTRE RECOMMANDATION :



VU par **JEAN-PIERRE HANÉ**

Le 03 octobre 2024
Lire l'article

THÈME

- Un *paterfamilias* avare, avide de possession, égoïste et tyrannique, tient sa maisonnée et sa famille sous son diktat.
- Chacun cherche à s'en affranchir, mais il va falloir faire assaut de ruses et de combines pour arriver à bout du vieillard pingre et cupide.

POINTS FORTS

- L'interaction avec les spectateurs. Vous qui rêviez enfant en jouant vos histoires avec un bout

de drap ou un vêtement quelconque, un objet auquel vous donniez une autre vie, qui une épée, qui un miroir, qui une couronne... Ce spectacle est pour vous ! En effet, dans un magnifique travail de troupe, tout ce que vous apporterez avec vous (objets divers : tissus, vêtements...) et dont vous vouliez vous débarrasser, offrez-les donc à la troupe. Ce matériau va être réutilisé et transformé sous vos yeux en costumes, accessoires, décor ! On assiste en direct au travail de ces "essentiels-invisibles" (costumiers-scénographes- accessoiristes-éclairagistes) qui vont donner une vie de théâtre à tout cela.

- La scénographie et l'ingéniosité de tout un dispositif dans lequel Les comédiens se métamorphosent au fur et à mesure - de leur première apparition en sous-vêtements, habillés au fil de la pièce - en caractères de la comédie. Seul le maître des lieux porte un habit, les autres devant se débrouiller.
- Soulignons la jubilation communicative des interprètes à interpréter cette comédie, dont Clément Poirée souligne à la fois la farce et la cruauté. La synergie de jeu est telle qu'on ne peut distinguer tel ou telle, tant ils sont tous excellent-e-s.
- Un texte toujours plus vivant, grâce notamment à l'originalité du propos de Clément Poirée, qui donne un souffle particulier à l'œuvre de Molière. Elle sonne bien comme un manifeste et un cri de liberté d'une jeunesse contrainte et maltraitée face un homme qui s'enferme dans les codes de sa génération et n'en veut pas sortir.

QUELQUES RÉSERVES

Pas vu.

ENCORE UN MOT...

- Une démarche éco-responsable certes, mais qui nous prouve bien le pouvoir de l'imagination et de la création propres à l'art de la scène.
- Vous assisterez forcément à une représentation unique grâce à la singularité de la proposition artistique qu'on pourra revoir autant de fois qu'on voudra. Ne soyez pas "avare" de votre plaisir et faites-le partager au plus grand nombre, car c'est un enthousiasmant début de saison théâtral auquel nous convient La Tempête et Clément Poirée.

UNE PHRASE

- Harpagon : « *Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas à attacher un haut de chausses ? Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsqu'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûte rien.* »
- Valère : « *Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.* »
- Maître Jacques : « *C'est être d'un naturel trop dur que de n'avoir nulle pitié de son prochain.* »
- La Flèche : « *Ah, l'odieux vieillard ! Donner est un mot pour qui il a tant d'aversion qu'il ne dit jamais « Je vous donne » mais « Je vous prête le bon jour.* »

L'AUTEUR

- Grand créateur de formes dramatiques, interprète du rôle principal de la plupart de ses pièces, **Molière** a exploité les diverses ressources du comique – verbal, gestuel et visuel, de situation – et pratiqué tous les genres de comédie, de la farce à la comédie de caractère. Il a créé des personnages individualisés, à la psychologie complexe, qui sont rapidement devenus des archétypes.
- Observateur lucide et pénétrant, Molière peint les mœurs et les comportements de ses contemporains, n'épargnant guère que les ecclésiastiques et les hauts dignitaires de la monarchie, pour le plus grand plaisir de son public, tant à la cour qu'à la ville.
- Loin de se limiter à des divertissements anodins, ses grandes comédies, comme *L'Avare*, remettent en cause des principes d'organisation sociale bien établis, suscitant de retentissantes polémiques et l'hostilité durable des milieux dévots.



DE VIVE(S) VOIX Théâtre : Clément Poirée revisite «l'Avare» de Molière à l'heure de l'inflation !

Publié le : 18/09/2024 - 16:40

Ecouter

Écouter - 29:01

Partager

Ajouter à la file d'attente

Tout le monde connaît le héros pingre de Molière, qui refuse de dépenser le moindre écu et qui trouve que tout est toujours trop cher !



Ecouter 

 Europe 1

 EN DIRECT

PROGRAMMES

«L'Avare» de Molière revisité au temps de la décroissance et de l'économie circulaire



[EUROPE1.FR](https://www.europe1.fr) Crédits photo : JACOPO LANDI / NURPHOTO / NURPHOTO VIA AFP • 11h01, le 08 octobre 2024

Vêtements donnés par le public pour habiller les comédiens, décors fabriqués à partir d'objets apportés... Clément Poirée revisite le classique de Molière dans un spectacle collaboratif qui interroge la possession et la décroissance jusqu'au 20 octobre au théâtre de la Tempête.

[Accueil](#) > [Culture](#) > [L'Art sur TV5MONDE](#)



▶ Durée : 2 min 10 s


Partager

Théâtre : spectacle solidaire, L'Avare de Molière recyclé !

LE 23 SEP. 2024 À 18H15 (TU) • Mis à jour le 23 Sep. 2024 à 18h17 (TU)

Regarder

Par [Pascale Actard](#)

Écouter 

Radios  Podcasts Catégories  Musique Enfants

 radiofrance

 USA 2024

Rechercher 

Se connecter 



 inter

Grille des programmes

Podcasts

Info

Culture

Humour

Musique

Vie quotidienne

La musique d'Inter

Théâtre - "L'extraordinaire destinée de Sarah Bernhardt", "Message Personnel", "L'Avare", "Check Up"...

Dimanche 6 octobre 2024

 ÉCOUTER (47 min)



Que recommandent les critiques théâtre du Masque & la Plume en ce moment ? ©Getty - Pglam

Écouter 

Radios  Podcasts Catégories  Musique Enfants

 radiofrance

 USA 2024

Rechercher 

Se connecter 



 france inter

Grille des programmes

Podcasts

Info

Culture

Humour

Musique


Vie quotidienne

La musique d'Inter

Le journal de 13h - Page 2

Par Jérôme Cadet. Toute l'actualité à la mi-journée

39 épisodes • [En savoir plus](#)

 ÉCOUTER

 SUIVRE



© Radio France

Ecouter 



Abonnez-vous
0,99€ le premier mois

Les Clubs Le Figaro  Replay Documentaires TV  Bienvenue en IDF Libre à vous Le Figaro la Nuit Le Live Le Buzz TV Points de vue La question du jour Tous les programmes 

Figaro Live > Retrouvez Le Club Le Figaro Culture spécial théâtre présenté par Jean-Christophe Buisson



Retrouvez Le Club Le Figaro Culture spécial théâtre présenté par Jean-Christophe Buisson

1/ Sarah Bernhardt, Claude Monet... : que valent les pièces biographiques de la rentrée ? 2/ Molière, Goldoni, Hugo, Shakespeare : les grands auteurs ont-ils encore des choses à nous dire ? 3/ Coups de cœur, coups de griffe. Retrouvez un nouveau numéro du Club Le Figaro Culture présenté par Jean-Christophe Buisson qui reçoit Nathalie Simon, Dominique Poncet, Bernard Babkine et Marin de Viry.

Mis à jour le 10 octobre 2024, publié le 2 octobre 2024